

**Carême
Strasbourg-Neudorf
1^{er} avril 2012**

**Jean 11, 1-44, 54 : La résurrection de Lazare
et Marthe et Marie, les servantes du signe**

Prédication

Gérard SIEGWALT

Lazare, sors du tombeau

– Dans le roman de Dostoïevski *Crime et châtiment*, Raskolnikov, qui a commis deux meurtres et ne s'est pas encore rendu à la police, se fait lire par Sonia, la jeune prostituée de 18 ans, l'histoire de la résurrection de Lazare. Raskolnikov est, aux yeux de Dostoïevski, le représentant typique de l'homme occidental marqué par le rationalisme, par ce que nous appellerions aujourd'hui la civilisation scientifique et technique. Il ne jure que par la raison, se moquant de la conscience morale et du cœur ; il est un déraciné spirituel, sans fondement qui le porte, sans orientation qui dépasse le monde présent asservi à la raison. Par là, il viole en permanence son propre être profond et est placé sous la compulsion intérieure d'avoir à violer, à défigurer aussi les autres : cette contrainte pèse sur tout être humain défiguré, aliéné en soi-même. C'est ainsi que Raskolnikov devient par deux fois meurtrier.

Sous l'influence de l'Évangile lu par Sonia s'opère en lui un changement. Il pressent que ses formules rationnelles sont insuffisantes. Sa conscience s'ouvre à la dimension de profondeur de la vie, au miracle d'une nouvelle possibilité de vivre qui est appelée dans l'histoire de Lazare la résurrection. Il retrouve le contact avec sa propre âme, avec le souffle divin présent dans son âme, avec l'archétype de l'être humain tel que sorti des mains du Créateur. Quelques heures après, Raskolnikov se rend à la police. Il est condamné aux travaux forcés en Sibérie.

Le roman de Dostoïevski se termine avec l'idée que Raskolnikov est un nouveau Lazare, un ressuscité. Il lui reste certes 7 ans de prison à passer. Dans la première ivresse de sa « renaissance », il ne soupçonne pas (je cite la fin du roman) que « la vie nouvelle ne lui serait pas donnée pour rien et qu'il devrait l'acquérir au prix de longs efforts héroïques ». Mais, conclut Dostoïevski, « ici commence une autre histoire, celle de la lente rénovation d'un homme, de sa régénération progressive, de son passage graduel d'un monde à un autre, de sa connaissance progressive d'une réalité totalement ignorée jusque là ».

Interprétation pour ainsi dire civilisationnelle de l'histoire de la résurrection de Lazare. Civilisation de l'oubli de Dieu, de l'oubli de la question du sens de la vie et des choses, de l'oubli de la question de la justice et de la solidarité entre les hommes, de l'oubli de la question du salut de l'être humain. Dans cette interprétation, il en va de Raskolnikov mais il en va à travers lui de toute l'humanité, parce que Raskolnikov est le type de l'humanité ainsi caractérisée. Raskolnikov aujourd'hui : la rationalité débridée de la finance, du profit, de l'exploitation de la nature, du consumérisme, des addictions de toutes sortes, de leurs acteurs et de leurs victimes, du mépris de l'équité et de la solidarité des nantis avec les non-nantis.

Passage de la civilisation contemporaine à travers une mort. Lazare, sors de là, de cette mort-là, de tout ce qui est mortifère en toi. La vraie vie est autre.

– Autre interprétation. J'ai en face de mon bureau, au mur, l'icône de la résurrection de Lazare peinte, sur un original grec du XIII^e siècle, par un ami. Il me l'a offerte il y a près de 25 ans. Elle évoque une longue épreuve, comme tout un chacun en vit de manière chaque fois autre dans sa vie et qui nous fait vivre ce qu'en psychologie on appelle une régression : régression en soi-même, repli sur soi, rumination nostalgique d'un passé mort, emprisonnement intérieur dans un mécanisme répétitif sans espérance. Une telle régression, pour un certain temps fait partie de ce qu'on appelle le travail de deuil ; elle est le temps de gestation d'un nouveau commencement, le temps de mûrissement du moment où on entend l'appel : Lazare, sors du tombeau de ton incurvation sur toi-même, entre dans la vie, dans une nouvelle possibilité de vivre, une nouvelle possibilité d'aimer, de croire, d'espérer, d'être. Lazare, sors de ton tombeau ! J'ai entendu cette parole pour moi-même, comme tu l'as peut-être entendu pour toi ou comme tu pourras l'entendre, aujourd'hui ou demain.

Interprétation personnelle, personneliste, de l'histoire de la résurrection de Lazare. Actualisation aujourd'hui, dans telle vie, potentiellement dans toute vie qui s'ouvre à cet appel, actualisation de la loi et de la promesse de toute vie humaine, de la loi et de la promesse du « meurs pour devenir ». Le contexte concret dans lequel cette loi et cette promesse sont vécues est chaque fois différent, mais ce qui veut s'opérer dans ce contexte d'impasse que tout un chacun, toute une chacune, rencontre inéluctablement dans sa vie, c'est cela : une mort à soi-même, à son ancien être, et une résurrection à son nouveau, son véritable soi. Une mort et une résurrection vécues au cœur de la vie, pas seulement une fois mais encore et encore.

Cette loi et cette promesse du « meurs pour devenir », c'est cela tout le sens du baptême, que nous l'ayons reçu comme petit enfant ou à l'âge de raison ou que nous soyons encore en attente de notre baptême. Le baptême, c'est certes un acte ponctuel mais qui introduit à une existence qui est placée dans toute sa durée sous le signe de la mort et de la résurrection, selon ces paroles de l'apôtre Paul dans sa lettre aux Romains : « Nous tous qui avons été baptisés en Jésus Christ, c'est en sa mort que nous avons été baptisés. Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême en sa mort, afin que , comme Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, de même nous aussi nous marchions en nouveauté de vie » (Rom 6, 3-4). Je rappellerai à ce propos l'explication, que tout un chacun peut faire sienne, de Martin Luther dans son *Petit Catéchisme*, concernant la question : « Que signifie le baptême ? » « Il signifie, dit Luther, « que le vieil homme qui est en nous doit être noyé dans une repentance et une conversion de tous les jours, qu'il doit mourir avec tous ses péchés et ses convoitises, et que, tous les jours aussi, doit en sortir et ressusciter un homme nouveau qui vive éternellement dans la justice et la pureté devant Dieu. »

On peut rester englué dans un deuil, dans le tombeau du deuil, ou dans une impasse, dans le tombeau d'une impasse, aussi dans l'amertume, la rancœur. Lazare, sors de là !

– Autre interprétation encore. C'est celle de Rudolf Steiner, le fondateur de l'Anthroposophie. Selon lui, Lazare vit un rite d'initiation, à l'image des mystères de la Grèce et de l'Égypte antiques dans lesquels, à travers une mort on vit une renaissance, dans le sens d'une illumination, car la lumière divine vient y éclairer l'âme et ainsi la sortir de sa perdition. C'est le Logos, le Verbe/la Parole de Dieu, celui dont le prologue de l'Évangile de Jean dit qu'il éclaire tout homme venant dans le monde, qui, dans ce rite de passage initiatique, vient empoigner, embraser l'être humain et ainsi le renouveler. L'histoire de la résurrection de Lazare est le récit de son éveil spirituel. Ce n'est pas la réanimation physique de Lazare qui

est le sens du récit, mais c'est sa renaissance spirituelle grâce à la révélation de Dieu à sa conscience.

Dans les initiations mystériques de l'antiquité, le néophyte (celui qui vivait cette initiation) était placé dans un sommeil profond pendant trois jours et demi – c'est la moitié de 7, chiffre de plénitude – pour être réveillé le 4^e jour par le prêtre initiateur. Le sommeil dans lequel était plongé l'initié pouvait prendre l'apparence d'une quasi-mort. Il faut reconnaître que, dans le cas de Lazare, l'affirmation est expressément faite qu'il était réellement mort. Mais cela ne fait que souligner que dans cette initiation, c'est Dieu lui-même qui est agissant, Lui qui crée la vie à partir de ce qui n'est pas la vie. La lumière du monde qu'est le Logos, le Verbe de Dieu, et donc le Christ qui dit de lui-même : « Je suis la lumière du monde », éclaire Lazare qui est en cela le « type » (le modèle) de l'homme nouveau, de l'être humain re-né. Il naît nouveau à travers l'expérience – est-il dit à propos de Lazare – de la maladie (« Lazare était malade »), ce qui veut dire de manière plus générale à travers l'expérience de sa propre fin potentielle, de la fin de sa vitalité, de son espérance de vie, quand, en pareil cas, nous disons : je suis fini, je suis à bout. Une telle expérience a toujours un sens existentiel proprement décisif, puisque c'est en elle, lorsqu'elle est vécue consciemment et qu'elle n'est pas fuie, que ce soit dans quelque drogue ou dans le mensonge, qu'est à l'œuvre la puissance de résurrection du Christ. C'est une expérience de mortification au sens de mise à mort en soi de tout ce qui n'est pas illuminé par la lumière du Christ, et de vivification, de résurrection, de mise debout par Celui qui, dans nos impasses et à travers elles, fraye le passage, est lui-même le passage vers la vie. À travers la maladie et la mort le Fils de Dieu accède en Lazare à sa réalité.

On voit la proximité de cette interprétation ésotérique, mystique, avec l'interprétation précédente, baptismale. Elle ritualise dans un rite d'initiation bien circonscrit ce qui est généralement vécu d'une manière moins formalisée et dans une démarche intérieure de plus longue durée. En fait, les deux interprétations, personnaliste baptismale et ésotérique mystique, sont deux expressions différentes certes mais qui peuvent se fructifier l'une l'autre, de ce qu'on peut nommer la compréhension mystagogique de la résurrection de Lazare (« mystagogie » signifie : initiation dans le mystère, dans le mystère du réel, en fait dans Dieu qui est ce mystère du réel). À travers l'expérience d'une mort dans laquelle on pressent la visiteation même de Dieu, à travers donc le pressentiment et peut-être la conscience profonde que Dieu lui-même, qui est le Mystère par excellence, est présent et agissant dans cette expérience de fin, il s'agit, dans la mystagogie, de l'accession à la puissance de vie et de résurrection qui est celle de Dieu. Mystagogie, initiation – baptismale ou ésotérique – au mystère de vie qui porte toutes choses et tous êtres et qui ne se manifeste qu'à travers le goulot d'étranglement de la mort, et cela au cœur de la vie et une fois à la fin de la vie. Mystagogie, mystère pascal du Christ dans son advenue en nous.

– Je mentionnerai une interprétation encore, une autre actualisation du récit de la résurrection de Lazare. Interprétation ecclésiale : Église, sors de ton tombeau !

Lors d'une conférence donnée au couvent des dominicains à l'occasion de la dernière *Semaine de prière pour l'unité des chrétiens*, le Père melkite Emile Shoufani, le célèbre curé de Nazareth, a dit son désarroi devant l'immobilisme actuel de son Église, l'Église romaine, en matière œcuménique ; la semaine de prière pour l'unité est, disait-il, année après année une piqûre de rappel pour endormir encore une fois les chrétiens dans leur conscience croissante et de plus en plus impatiente de l'urgence – mais aussi de la possibilité et de la légitimité – d'une reconnaissance mutuelle entre les Églises qui sont depuis le concile de Vatican II en dialogue effectif et approfondi entre elles. – Vous, sœurs et frères catholiques-romains, ne pensez pas que je veuille, par la voix du Père Shoufani, vous en essuyer une aujourd'hui. Nos

Églises protestantes ont assez à balayer devant leur propre porte pour ne pas pouvoir s'instaurer en donneurs de leçons à quiconque. Mais en même temps, nous nous sommes donnés les uns aux autres pour nous aider, nous encourager et aussi nous corriger fraternellement les uns les autres. Nous sommes concernés les uns par les autres, oui, responsables les uns des autres, selon cette magnifique et exigeante parole de l'apôtre Paul : « non pas que nous dominions sur votre foi, mais nous sommes les collaborateurs de votre joie » (2 Co 1, 24). C'est ainsi que j'ai aussi compris le Père Shoufani. Les Églises, donnait-il à entendre, sont arrivées aujourd'hui non seulement à des convergences potentielles sur toutes les questions essentielles qui faisaient problème entre elles depuis la Réforme du XVI^e siècle, mais, pour la plupart de ces questions, à des accords théologiques explicites et réels. Le Père Shoufani de rappeler que son Église melkite tout comme d'autres Églises orientales qui sont en communion avec Rome, ont d'autres traditions liturgiques et de prière et d'autres dispositions disciplinaires et canoniques que celles de la Rome occidentale. Le but de l'unité, laissait-il entendre, et cela en plein accord avec les dialogues inter-Églises de ces dernières décennies, n'est pas la fusion des différentes Églises, celles – orientales – rattachées à Rome comme aussi les Églises de la Réforme, avec la tradition romaine occidentale et son centralisme parfois réducteur : cela conduirait à un appauvrissement théologique et spirituel et serait en contradiction avec les données du Nouveau Testament lui-même, où existe déjà une diversité d'Églises mais qui sont reliées entre elles par le ministère d'unité que représente la visiteation réciproque des Églises entre elles et la structure synodale qui s'esquisse et déjà s'effectue dans le fameux concile de Jérusalem dont parle le livre des Actes des apôtres au chapitre 15. Le but de l'œcuménisme et donc de l'unité ecclésiale, c'est la communion des Églises entre elles et donc leur reconnaissance mutuelle, leur correction fraternelle réciproque et donc le soutien – critique – mutuel qu'elles s'accordent les unes aux autres pour croître, chacune en elle-même et toutes ensemble, dans la vérité de la foi et donc dans le Christ, afin d'être ainsi, dans leur diversité enfin réconciliée et reconnue dans sa vérité comme une richesse, au service non d'elles-mêmes mais du monde, de la société humaine, pour y dresser des signes crédibles du Royaume de Dieu à venir.

Je m'arrête là dans les interprétations et actualisations du récit de la résurrection de Lazare. Vous pouvez en trouver d'autres, au gré des circonstances de la vie personnelle, de la société, et aussi de l'Église. « Lazare, sors de là », de l'enfermement dans la puissance de la mort. Le tombeau, aussi les gardiens du tombeau, quels qu'ils soient, dans ta vie personnelle, dans la société voire la civilisation, dans l'Église, ils ont leur vainqueur.

Jésus dit : « Je suis la résurrection et la vie »

Le récit de la résurrection de Lazare, de tous les Lazare, qu'il s'agisse d'une civilisation, d'une personne, de l'Église, beaucoup plus que de Lazare parle de Jésus et de sa puissance de vie, de résurrection, et parle donc du Père dont Jésus dit, auparavant dans le même Évangile, qu'« il relève les morts et les fait vivre », et que lui, le Fils, « ne peut rien faire de lui-même mais (qu'il fait) seulement ce qu'il voit faire au Père, car, dit-il, ce que fait le Père, le Fils le fait pareillement » (Jn 5, 19 suiv.). Ressusciter les morts, donner la vie véritable – la vie éternelle – dès maintenant et une fois au travers de la dernière mort, voilà le ministère de Jésus, le Christ. Ce ministère conduit Jésus lui-même sur le chemin de la mort et de la résurrection. La puissance de vie de Jésus tient à cela, à sa traversée de la mort par laquelle il est devenu le vainqueur de la mort.

L'Évangile de Jean appelle les miracles opérés par Jésus, comme ici la résurrection de Lazare, des *signes*, pour dire : ne tournez pas vos yeux vers Lazare – ce n'est pas lui le miracle – mais, à travers ce qui arrive à Lazare, apprenez à regarder à l'auteur de cette vie nouvelle, de

cette résurrection. Cette façon de parler de l'Évangile de Jean est pleine de sens : le miracle n'est pas un spectacle à voir et qui attire les badauds, aussi les badauds religieux, les gloutons du spectaculaire religieux, mais le vrai miracle est celui de la transformation d'un être humain, et cette transformation, cette métamorphose, ce changement est d'abord intérieur, un changement du cœur, de l'esprit, de l'orientation spirituelle, et elle tient tout entière à la relation vivante au Christ, à Dieu. Le miracle n'existe pas coupé de cette relation vivante, cette relation qui est la foi même. La résurrection de Lazare, un signe, c'est-à-dire une *rencontre* avec le Christ dans laquelle s'atteste la puissance de vie du Christ.

Marthe et Marie, les servantes du signe

Le thème de ces prédications de carême, c'est « Quelques rencontres de Jésus ». Notre récit place en son centre la rencontre vivifiante de Jésus avec Lazare enfermé dans le tombeau de la mort. Mais voilà que le titre donné sur le programme à la présente prédication, c'est « *Jésus rencontre Marthe et Marie* ». Il est vrai que les deux sœurs de Lazare ont leur place dans le récit. Mais la place principale n'est-elle pas tenue par Lazare ? Quelle est la légitimité, et quelle est la signification, du titre mettant en avant Marthe et Marie ?

Un exégète (Rudolf Bultmann) écrit à propos de notre récit une phrase à première vue surprenante : « La personne de Lazare passe à l'arrière-plan et ce sont les sœurs qui sont les personnages principaux. » Pierre Bockel, l'ancien archiprêtre de la cathédrale de Strasbourg, dans sa suite de prédications sur l'Évangile de Jean, centre son commentaire de notre récit sur Marie et Marthe et sur l'amitié qu'elles avaient pour Jésus et que Jésus avait pour elles et pour Lazare. Il est clair qu'il n'y aurait en effet pas eu de résurrection de Lazare sans *ces deux servantes du signe* que sont Marthe et Marie, Marie et Marthe. Elles tiennent dans notre récit la place que tient Marie, la mère de Jésus, dans le récit du premier signe de Jésus, celui des noces de Cana (Jn 2, 1 suiv.). Marie, y est-il dit, « y était » et « elle dit à Jésus : ils n'ont plus de vin ». Dans l'histoire de Lazare, il est dit : « Les sœurs (donc Marthe et Marie – cette Marie, sœur de Lazare, est évidemment différente de Marie, la mère de Jésus) envoyèrent dire à Jésus : Seigneur, celui que tu aimes est malade. »

Marthe et Marie. Arrêtons-nous encore un instant sur ces deux-là. Nous les connaissons par l'Évangile de Luc, et par la préférence que Jésus semble y exprimer pour Marie. Nous nous souvenons de cette parole de Jésus : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et t'agites pour bien des choses. Une seule est nécessaire. C'est Marie qui a choisi la meilleure part ; elle ne lui sera pas enlevée » (Lc 10, 38 suiv.). Marie tient cette même place de premier plan dans le récit de l'onction de Béthanie que nous donne l'Évangile de Jean au chapitre 12, peu après le récit de la résurrection de Lazare. Mais ici, dans le récit de la résurrection de Lazare, Marthe, l'active, est témoin du Christ et de sa puissance de vie d'une manière particulièrement forte. C'est elle, Marthe, qui va au-devant de Jésus, qui exprime sa foi en lui : « Seigneur, je sais que tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te le donnera. » Et puis, en réponse à la parole de Jésus « Je suis la résurrection et la vie » et à la question « Crois-tu cela ? », la confession de Marthe : « Oui, Seigneur, je crois que tu es le Christ, le Fils de Dieu, celui qui vient dans le monde » (11, 22 suiv.). Et c'est à elle, Marthe, que Jésus dit : « Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? » (11, 40). Non, Marthe n'est pas ici à l'ombre de sa sœur Marie. Et peut-être que la figure de Marthe dans les autres récits mentionnés doit être reconsidérée à partir de la place qu'elle tient dans ce récit de la résurrection de Lazare. Marthe n'est pas un second rôle, Marie – elle – n'est pas une vedette. Marthe est Marthe, et Marie est Marie. Et chacune des deux, avec son charisme et sa limite respectives, et chacune à tel moment différent de disponibilité intérieure particulière, de discernement intérieur particulier, sait

répondre au plus juste à ce qu'il y a à vivre, pas dans l'opposition à l'autre ou la rivalité, mais dans l'amitié et dans la conscience de leur nécessaire complémentarité.

Je m'arrête là, concernant la rencontre de Jésus avec Marthe et Marie. Rencontre préparée par la prière des deux sœurs. Rencontre, en réponse à cette prière, de Jésus – quand le moment en est venu – avec chacune d'elles, compte tenu de la singularité de chacune. Rencontre d'adulte à adulte, d'une part sur le fondement de l'amitié et de la confiance réciproques, d'autre part dans l'ouverture et l'attention à Dieu et à sa puissance de vie.

Nous, les Marthe et les Marie, et aussi les Lazare, chacune/chacun pour soi-même et puis aussi à deux ou à trois ou à plus, nous sommes aujourd'hui, ici, dans notre quartier, les servantes/les serviteurs du signe qu'est le Christ – le Christ dans son être et dans son faire. Si ce n'est pas nous, qui donc sera-ce ?

(silence)